

PAUL VERCHÈRES

L'ami de la justice



BeQ

Paul Verchères

Aventures de cow-boys # 010

L'ami de la justice

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 824 : version 1.0

L'ami de la justice

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Un nouvel arrivé

Baptiste Verchères, le roi des cow-boys canadiens-français de l'Ouest et le chef de police de Squeletteville était assis dans son bureau.

Soudain on frappa à la porte.

– Entrez ! cria-t-il.

Il leva la tête.

L'homme qui venait d'entrer était un parfait étranger.

J. B. ne l'avait jamais vu à Squeletteville.

L'inconnu était grand et bien bâti.

Il portait l'habit de ville.

– C'est vous Baptiste Verchères ?

– Oui.

Il se présenta :

– Bob Duford.

Baptiste le regarda.

C’était lui Bob Duford.

C’était un nouvel arrivé dans l’Ouest Canadien.

Il avait décidé de s’établir à Squeletteville.

Baptiste ne l’avait jamais vu.

Cependant, il avait donné ordre qu’on envoie Duford à son bureau dès son arrivée.

Duford demanda :

– Vous désirez me voir à ce que l’on m’a dit ?

– Oui.

Baptiste lui montra une vieille chaise.

– Asseyez-vous.

Duford s’assit.

– Duford, il est de bonne habitude, commença Verchères, de faire demander tout nouveau venu dans Squeletteville.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ?... Parce que Squeletteville est une place propre et honnête.

– Voulez-vous insinuer ?...

Verchères reprit aussitôt :

– Je n’insinue rien. Mais je prends mes précautions. Je ne vous connais pas, pas plus que vous me connaissez.

Il y eut un silence.

Puis J. B. reprit :

– Vous connaissez la loi sans doute ?

– Mais oui.

– Alors je n’ai qu’un conseil à vous donner. La suivre. Je ne tolère aucune infraction.

– C’est entendu, et je vous admire.

Mais Verchères avait cru distinguer dans ce « je vous admire » une pointe d’ironie.

J. B. continua :

– Vous avez des employés, je suppose ?

– Six cow-boys.

– Eh bien, vous allez les avertir eux aussi.

– Je leur dirai.

– Je compte bien, monsieur Duford, ne pas avoir de trouble avec vous.

– Moi de même, chef de police.

Duford se leva.

– C'est tout ce que vous aviez à me dire ?

– Oui, mais je calcule que c'est assez important.

Bob se dirigea vers la porte :

– Salut.

– Salut.

Duford sortit.

Baptiste s'approcha de la fenêtre.

Il vit le nouvel arrivé monter sur un beau cheval blond.

Quelques hommes dans la porte de la saloune le regardèrent partir.

Verchères se rassit et se remit au travail.

La construction allait bon train.

Dans peu de jours, la maison que faisait construire Bob Duford, serait terminée.

Pour le moment, les cow-boys devaient coucher dans des ouaguines.

Le soir était tombé.

Duford se tourna vers ses hommes :

– On va à la saloune ?

– Oké, répondirent-ils.

Il se tourna vers un des plus jeunes :

– Toi Charles tu vas rester ici.

– Mais...

– Il faut un garde, tu vas rester ici, répéta Duford brusquement.

Le dénommé Charles dut s'incliner.

Duford et ses hommes enfourchèrent leurs montures.

Quelques secondes plus tard, ils s'engageaient dans l'unique rue de Squeletteville.

Avant de descendre de leurs montures, Bob leur dit :

– Les gars, n’oubliez pas le sermon du chef de police.

Ils éclatèrent tous de rire.

Ils entrèrent dans la saloune.

En les voyant apparaître, tous se turent.

Duford jeta un coup d’œil sur les tables.

Puis :

– Je me présente. Je suis le nouvel arrivé Bob Duford et voici mes hommes. Pit Langis, Jos Loiselle, Paul Watson et Cliff Dawson.

Les cow-boys murmurèrent entre eux.

Puis Duford reprit :

– Maintenant, pour vous montrer qu’on est des bons zi-gues, je paye une traite.

Cette fois, la gaieté revint.

Les cow-boys se dirigèrent vers le bar.

Bob Duford était un ami.

On ne s’occupa pas plus de lui.

Ni même de ses hommes.

Dans un coin, des hommes jouaient aux dés.

L'un des cow-boys, Pit Langis, s'approcha du groupe :

– Je puis jouer ?

Les cow-boys acceptèrent.

Langis mit la main dans sa poche.

Il sortit des dés.

Aussitôt une poigne solide lui saisit le poignet.

– Montre-moi tes dés.

Pit Langis se retourna, blême.

C'était son patron Bob Duford.

Mais Pit tenait son poing soigneusement fermé.

– Tes dés ? répéta Duford.

Baptiste Verchères, assis dans un coin, observait la scène.

Brusquement, Duford tordit le poignet de son employé.

Langis poussa un hurlement.

Il laissa tomber les dés.

Vif comme l'éclair, Duford les ramassa.

Il les regarda :

– Ce que je pensais, des dés truqués.

Il se retourna vers Langis.

Une gifle retentissante claqua :

– Combien de fois, t'ai-je dit de ne pas tricher.

Maintenant, joue si tu veux.

Baptiste Verchères s'était levé.

Comme les autres, ils s'étaient approché de la table où l'on jouait.

Duford l'aperçut :

– Ah, monsieur Verchères.

Il prit les dés et les lui tendit :

– Tenez, regardez cela.

Verchères les prit.

Il y jeta un coup d'œil.

Puis il les glissa dans sa poche.

Duford ajouta :

– Je vous ai promis que mes hommes et moi
respecterions la loi et nous allons la respecter.

Sans lui répondre, J. B. retourna à sa table.

Le nouvel arrivé semble vouloir faire respecter
la loi.

Mais ce Pit Langis n'essaierait-il pas de tricher
à nouveau ?

II

Une lettre

Vers dix heures, Duford et ses cinq hommes sortaient de la saloune.

Ils montèrent sur leurs chevaux.

Ils s'en retournèrent vers leur campement.

Langis était près de son boss :

– Hé boss, vous n'avez pas manqué votre coup, Duford sourit :

– Je t'ai fait mal ?

– Bah, presque rien.

– Tu vois, tout a marché à merveille.

– Vous croyez ?

– Tu as vu les cow-boys. Ils m'admirent. Une couple de scènes comme celle-là, et je ferai ce

que je voudrai de cette bande de nigauds.

– Vous n’avez pas peur pour Dawson ?

– Bah, ce chef de police me semble un imbécile. Il ne sait absolument rien. Nous n’avons rien à craindre de lui. Le plus important pour le moment, c’est de nous installer.

– Mais que voulez-vous faire au juste, boss ?

– Ce que je veux faire ?

Il se pencha vers Langis :

– Remplacer ce dénommé Verchères. Tu sais que j’ai des influences puissantes à Bytown.

– Oui.

– Alors je m’arrangerai bien pour prouver à Squeletteville que Baptiste n’est pas le chef de police qu’il leur faut.

– Vous aurez de la misère. C’est lui qui a fondé la place.

– Et si les cow-boys n’en veulent plus ? Si le gouvernement s’en mêle, tu vois cela d’ici ?

– Oui, oui.

– Quand je serai chef, c’est moi qui mènerai et de la bonne façon, je te le garantis.

*

Le lendemain, le coursier portant le courrier arriva.

Il y avait une lettre pour le chef de police.

Verchères la prit.

Il lut l’enveloppe :

*Jean-Baptiste Verchères,
Chef de Police,
Squeletteville,
Manitoba, Dominion du Canada.*

Il décacheta l’enveloppe.

Il lut :

– Bon cher Verchères :

Tu trouveras ci-incluses, deux photographies, d'un dénommé Rawley qui s'est échappé de la prison de Bytown, il y a un mois.

Tout porte à croire que ce Rawley soit rendu au Manitoba et probablement près de chez-vous.

Comme on te considère comme l'un des plus grands cow-boys de l'Ouest en même temps qu'un de nos meilleurs hommes, nous espérons que tu pourras le mettre sous arrestation si nos prédictions sont justes.

Ce Rawley est un criminel. Il a déjà tué deux personnes et était condamné pour la vie.

Espérant que tu pourras nous être de quelque secours, je demeure ton tout dévoué :

Jacques Roy, sergent,
Police montée du Nord-Ouest.

Verchères prit les photos.

Il se mit à les examiner.

– C'est curieux, mais il me semble...

Soudain il sursauta :

Mais oui, ce Rawley, c'était un des hommes de Duford.

– Ah, ah, ce monsieur Duford qui veut faire le défenseur de la loi. Eh bien, nous allons y voir.

J. B. sortit de la bâtisse qui lui servait de bureau et de prison.

Il appela deux hommes.

– Venez avec moi, leur dit-il.

Ils montèrent tous trois sur leurs chevaux.

Ils se dirigèrent vers le nouveau ranch Duford.

Aussitôt qu'il reconnut Verchères, Bob vint à sa rencontre.

– Soyez le bienvenu, monsieur Verchères.

J. B. sortit ses deux colts.

– Ne bougez pas personne, sinon je tire, et je suis capable.

Il descendit de son cheval.

Il ramassa une roche et la lança dans les airs.

Comme elle retombait, J. B. tira.

La roche vola en mille éclats.

– Vous voyez que vous faites mieux de m’obéir.

Les cow-boys ne répondirent pas.

C’est Duford qui demanda :

– Qu’est-ce qu’il y a, Verchères ?

– Il y a... il y a que vous cachez un assassin dans votre troupe.

Duford bondit :

– Hein ?... quoi ?... qu’est-ce que vous dites ?

– Vous le savez mieux que moi, où est Rawley ?

– Rawley, vous faites erreur, il n’y a pas de Rawley ici.

Verchères prit les photographies.

Il les tendit à Duford :

– N’est-ce pas là un de vos hommes ?

Duford les prit :

Il eut l’air fort surpris :

– Mais oui... c’est Cliff Dawson.

– Où est-il ?

Duford se retourna.

Il cria :

– Cliff !

Personne ne répondit.

Il répéta :

– Cliff !

Nouveau silence.

J. B. dit sévèrement :

– Si vous cachez cet homme ici, Duford, vous serez arrêté comme complice.

– Puisque je vous dis Verchères que j’ignorais qu’il était un évadé de prison.

Verchères se retourna vers un des deux cavaliers qui l’avaient accompagné :

– Hé Kid !

– Oui.

– Va chercher le posse. On va fouiller l’endroit.

Le cow-boy ne se le fit pas redire.

Il monta sur son cheval et partit au galop.

Quelques minutes plus tard, il revenait.

Une trentaine de cow-boys composaient le posse.

L'on fouilla partout.

Ils parcoururent la montagne.

Mais ils ne trouvèrent aucune trace de Cliff Dawson,

Ce dernier avait disparu.

III

Bob Duford remplace la justice

Lorsque J. B. et le posse retournèrent à Squeletteville, Duford s'approcha de Pit Langis, son premier lieutenant :

– Pit ?

– Oui Boss ?

– Où est Cliff ?

– Vous savez fort bien qu'en voyant approcher le cheval de Verchères, il n'a pas perdu de temps.

– Il s'est sauvé à cheval ?

– Oh non, c'est bien plus simple que cela.

Langis cria :

– Cliff ?

Aussitôt une voix répondit :

– Oui.

– Descends.

Aussitôt, il y eut un bruit dans l'arbre.

Puis Cliff Dawson sauta sur le sol.

– Ah, tu étais dans l'arbre ?

– La meilleure cachette, dit Dawson.

Duford était devant lui :

– Cliff ?

– Oui.

– Tu as entendu ce qu'a dit Verchères ?

– Oui.

– Il sait que tu es un évadé de prison.

– J'ai entendu. Mais il ne me prendra pas.

– Cependant à cause de toi, nous risquons d'être continuellement dérangés.

– Que voulez-vous dire boss ?

– Tu ne peux plus rester avec nous.

– Hein ?

Duford gardait tout son calme.

– Tu ne peux plus rester avec nous.

– Alors vous me renvoyez ?

Le boss ne répondit pas.

– Puisque je vous dis que Verchères ne m'attrapera pas.

Duford approuva :

– Non tu as raison. Il ne pourra plus t'attraper.

En disant cela, Bob sortit vivement son revolver.

Il tira à bout portant sur Dawson.

Ce dernier tomba face contre terre.

Les autres cow-boys se rapprochèrent :

– Vous l'avez tué, crièrent-ils.

Duford sourit :

– Je le sais. Mais pouvions-nous le garder avec nous. C'est un criminel, je n'ai fait que justice.

Les cow-boys ne dirent rien.

Duford reprit :

– Y en a-t-il un parmi vous qui est contre la justice ? Non, hein ? Retournez au travail.

Les cow-boys se retirèrent.

Seul Langis resta près de son maître :

– Pourquoi avez-vous fait cela, boss ?

– Tu n’as pas compris ?

– Non.

– Eh bien tu vas venir avec moi.

– Où ?

– Chez Verchères. Nous allons lui remettre Dawson, alias Rawley. Tu vois la scène d’ici. Je passerai pour un héros.

– Je vous comprends. Nous y allons tout de suite ?

– Mais oui, pourquoi pas ?

Langis et Duford ramassèrent le corps de Dawson.

Le boss le mit en travers de sa selle.

Puis il monta sur son cheval.

– Jos !

Avant de partir il avait appelé un de ses hommes.

Ce dernier s'approcha.

– Oui ?

– Surveille le travail. Je vais à Squeletteville.

Entendu ?

– Oui Boss.

– Viens Langis.

Ils s'éloignèrent en direction de la bourgade.

Lorsqu'ils apparurent à Squeletteville, le bruit se répandit comme une traînée de poudre.

Le nouveau rancher emmenait quelqu'un de blessé sur sa selle.

Les femmes sortirent de leur maison.

Les hommes au travail s'avancèrent dans la rue.

Les buveurs sortirent de la saloune.

Les deux chevaux s'arrêtèrent devant le poste de police.

J. B. assis dans son bureau, observait la scène.

Il se leva et sortit.

Duford annonça d'une voix forte :

– Voici l’homme que vous recherchez, Verchères.

– Rawley ?

– Oui.

– Où était-il ?

– Caché dans un arbre. Après votre départ il est monté sur son cheval. Il a essayé de fuir, mais je suis aussi bon tireur que vous.

– Vous l’avez blessé ?

– J’aurais voulu le blesser, mais il est mort.

Il y eut des murmures.

Duford laissa tomber le cadavre de Dawson-Rawley en bas de son cheval :

– Verchères, dit-il, à voix forte, j’aime la justice. J’ignorais que Dawson était un évadé de prison. Je crois qu’en l’abattant je n’ai fait que mon devoir.

Il se tourna vers les cow-boys assemblés :

– N’est-ce pas que j’ai bien fait ?

Il y eut des murmures approbateurs :

– Vous avez bien fait.

– C’est le sort que cet homme méritait.

J. B. lui-même, dut avouer que Duford avec
agi avec justice.

Le chef de police fit transporter le cadavre
dans le poste.

Un médecin constata la mort.

Il ne restait qu’à l’enterrer.

Duford cria presque :

– Pour célébrer cette victoire... la mort de ce
bandit, j’invite tout le monde à prendre un coup,
à la saloune.

Il descendit de son cheval et suivi de Langis et
de tout le posse, ils entrèrent à la buvette.

Duford avait bien travaillé son affaire et
lorsqu’il fut reparti à son ranch, on lui avait déjà
donné un surnom :

– L’ami de la justice.

IV

Charles Boisjoly

Charles Boisjoly était le plus jeune des cow-boys engagés par Bob Duford.

Il venait à peine d'avoir vingt et un ans.

C'est lui, qui, la veille, était resté au ranch pour garder les chevaux et les animaux.

Mais ce soir-là, vers huit heures, Bob et ses quatre autres hommes s'installèrent dans la grande tente pour jouer une partie de cartes.

Charlie s'approcha de son chef :

– Boss ?

– Qu'est-ce que tu veux, toi le mouffeton ?

– J'aimerais ben aller faire un tour à la saloune, j'ai pas encore visité cela.

– Vas-y si tu veux et laisse-nous tranquille.

Charlie ne se le fit pas dire deux fois.

Il sortit de la tente provisoire, en attendant que les constructions soient terminées, et il monta sur son cheval.

Quelques minutes plus tard, il s'arrêtait devant la saloune.

Il attacha son cheval.

Puis il entra.

Il ne connaissait personne.

Il alla s'asseoir au comptoir.

La fille de Bourgeois, le propriétaire de la saloune s'avança.

– Monsieur ?

– Un gin.

– Bien.

La jeune Marie-Louise alla préparer la liqueur.

Elle la lui tendit.

– Voilà.

– Merci.

La plupart des cow-boys étaient assis à des

tables.

Il n'y avait presque personne à la barre.

Marie-Louise regarda curieusement Charlie :

– Vous êtes étranger ici ?

– Oui.

– De passage seulement ?

– Non... oh non.

– Alors ?...

– Je travaille au ranch de Duford.

– Ah, celui qu'on a surnommé l'ami de la justice.

Charlie parut surpris :

– L'ami de la justice ?...

– Mais oui.

– Pourquoi ?

– Eh bien hier soir, vous n'étiez pas ici ?

– Non, c'est moi qui étais de garde là-bas.

– Eh bien, il a empêché un de ses hommes de tricher au jeu de dés.

Charlie paraissait surpris :

– Ah !

– Et puis ce matin, il a tué un fameux bandit, un évadé de prison.

– Oui, oui, je sais. J'étais là quand il l'a tiré à bout portant.

– Excusez-moi.

Quelqu'un venait de s'approcher de la barre.

Marie-Louise se dirigea vers cette personne.

Ce n'était nul autre que J. B. Verchères, le chef de police.

– Bonsoir Marie-Louise.

– Bonsoir monsieur Verchères.

Elle demanda en souriant :

– On peut vous servir quelque chose ?

– Ce que tu as de mieux. Je laisse cela à ton choix.

– Très bien.

Elle alla préparer un grand verre d'un mélange succulent.

Elle l'apporta au chef de police.

– Tenez, goûtez cela.

J. B. y trempa ses lèvres.

– Hum, ça me semble être fameux, n'est-ce pas ?

– Tant mieux.

Verchères se pencha sur la jeune fille :

– Qui est-ce ?

– Qui ?

– Le jeune là-bas.

– Oh, j'sais pas son nom, mais il travaille pour Duford.

– Ah, mais il n'était pas ici hier soir.

– Il montait la garde.

– Je comprends.

J. B. était toujours soucieux.

Surtout depuis l'arrivée de Bob Duford.

Il se disait :

– Cet homme veut trop se montrer, trop se

faire ami avec tout l'monde.

Marie-Louise était retournée près de Charlie.

Elle causait avec le jeune homme.

J. B. les observait du coin de l'œil.

Il ne pouvait s'empêcher de constater que Charlie avait une figure honnête.

C'était faire contraste avec celles des autres hommes de Duford.

Dans un coin, un petit orchestre maigre ébréçait quelques morceaux qui avaient déjà été populaires.

Je dis maigre, car l'orchestre ne se composait que de trois musiciens.

Un violoniste, un accordéoniste et un guitariste.

Charlie demanda à Marie-Louise :

– Vous dansez ?

– Oh, j'peux pas.

– Pourquoi ?

– J'peux pas laisser la barre.

– Pour une seule fois ?...

Marie-Louise hésita : Charlie demanda :

– C’est votre père qui tient la saloune ?

– Oui.

– Alors, si vous lui demandiez... Marie-Louise se décida : Elle alla trouver son père :

– Papa ?

– Oui.

– J’pourrais-tu danser une danse, oh rien qu’une ?

– Une seule ?

– Oui, oui.

– Eh bien, vas-y.

Quelques secondes plus tard, Marie-Louise tournait au bras du jeune-cow-boy.

Baptiste ne put s’empêcher de remarquer :

– Ils font véritablement un beau couple. Ce soir-là, lorsque Charlie Boisjoly retourna à son ranch, son regard brillait.

Il semblait très heureux.

Avant de partir, Marie-Louise lui avait demandé :

- Je vais vous revoir Charlie ?
- Mais certainement, je reviendrai.
- Et nous danserons encore ?
- Mais oui Marie-Louise.
- Bonsoir Charlie.
- Bonsoir.

Les jeunes gens semblent se plaire mutuellement.

Qu'arrivera-t-il ?

Tomberont-ils amoureux ?

V

Baptiste a peur

Deux jours se passèrent.

Duford et ses hommes se rendaient souvent à la saloune.

Souvent, le riche rancher payait des traites générales.

Il s'était fait de nombreux amis parmi les cow-boys.

Plus Baptiste y pensait, plus il trouvait cette générosité exagérée.

– Duford doit être à préparer un grand coup.

Quoi ?

Il n'en savait rien.

Mais il craignait.

Mais pouvait-il parler de ses craintes aux cow-boys.

Ces derniers ne le croiraient pas.

Duford était trop populaire.

Ils riraient plutôt des craintes de Verchères.

C'est alors que J. B. eut une idée.

Il se rendit à la saloune un après-midi.

– Bonjour Verchères.

– Bonjour Bourgeois.

Le chef de police s'assit.

Le proprio demanda :

– Je peux te servir quelque chose ?

– Non, merci, j'voudrais voir Marie-Louise.

Le bonhomme fronça les sourcils :

– Qu'est-ce qu'elle a fait encore ?

– Rien, rien, mais j'ai besoin d'elle pour quelque chose.

– Bon, c'est entendu.

Bourgeois se dirigea derrière le comptoir.

Là, il ouvrit une porte.

Il cria :

– Marie-Louise ?

– Oui.

– Monsieur Verchères voudrait te parler.

– J’y vais.

Lorsque Marie-Louise parut, Bourgeois, en homme civilisé, disparut derrière la porte de la cuisine.

Marie-Louise s’approcha de la table où le chef de police avait pris place.

– Qu’est-ce qu’il y a ? monsieur Verchères.

– Quelque chose de grave, Marie-Louise.

– Ah !

– Charlie, l’homme de Duford, tu le trouves de ton goût ?

– Oui.

Marie-Louise avait rougi jusqu’à la racine des cheveux.

Puis, elle devint pâle :

– C'est un bandit ?

Verchères se mit à rire :

– Non, non, ne crains rien.

– Alors, je respire mieux.

– Il s'agit plutôt de son patron.

– L'ami de la justice.

Verchères eut un sourire narquois ;

– Oui, c'est ainsi qu'on l'appelle.

Il y eut un silence.

Puis, J. B. demanda :

– Il est populaire ?

– Tous les cow-boys l'aiment bien.

– Qu'est-ce que tu penses de cet homme,
Marie-Louise.

– Oh moi ?

Elle haussa les épaules.

– Ne crois-tu pas qu'il semble vouloir se faire
trop d'amis ?

– J'sais pas, mais peut-être, jamais personne

n'a payé autant de traites que lui.

Elle se pencha vers Baptiste :

– Croyez-vous que... Verchères parla à voix basse :

– Écoute bien ma petite Marie-Louise. Je vais te dire quelque chose que personne ne sait.

– Ah, quoi donc ?

– Tu te rappelles la journée où je me suis rendu au ranch de Duford pour arrêter un dénommé Rawley qui se cachait sous le nom de Dawson ?

– Oui, oui.

– Il y a trois jours de cela.

– Exactement.

– Je n'avais pu arrêter Dawson. Une heure plus tard, Duford arrivait au poste avec Dawson mort. Il m'a expliqué que Dawson avait essayé de se sauver et il l'a tiré.

– Je me souviens.

– Eh bien, moi, depuis ce temps-là, je me suis renseigné auprès de la police montée à Bytown.

– Et puis ?

– Duford était un des grands amis de Dawson avant son arrestation.

– Ah !

– Alors, je crois qu'il n'a fait que jouer la comédie.

– Pourquoi ?

– Voilà la question qu'il faut résoudre.

Marie-Louise se demandait où il voulait en venir.

J. B. continua :

– Je ne prévois rien de bon là-dedans.

– Avez-vous peur que...

– Oui, j'ai peur que Duford soit en train de monter un grand coup.

– Alors, qu'allez-vous faire ?

– C'est toi, qui vas m'aider.

– Moi ?

– Oui.

– Comment cela ?

Marie-Louise était vraiment surprise.

Le roi des cow-boys expliqua :

– Dans le groupe de Duford, il y a quelqu'un qui semble très honnête.

– Qui ?

– Charlie Boisjoly.

– Tant mieux.

– Eh bien, tu vas le questionner. Avec toi, il parlera. Plus que cela, tu vas lui demander d'espionner son boss.

– Vous pensez que...

– Il acceptera. Sûrement si c'est toi qui le lui demandes.

– Je lui en parlerai.

– Quand ?

– Ce soir ou cet après-midi. Aussitôt qu'il viendra.

– Je puis compter sur toi ?

– Oui monsieur Verchères.

J. B. se leva :

– Merci Marie-Louise. Si nous réussissons à démasquer Dufort, tu seras généreusement récompensée.

– Je vais faire mon possible.

Verchères partit.

Charlie acceptera-t-il d'être son allié ?

Le jeune cow-boy pourra-t-il découvrir quelque chose ?

VI

Un cow-boy en amour

– Charlie ?

– Oui boss.

– Viens ici.

Au ranch de Duford, les bâtisses étaient pratiquement terminées.

Les hommes vivaient maintenant à l'intérieur.

Charlie entra dans la cabane.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Assieds-toi.

– Bien.

Duford commença aussitôt :

– Je trouve que tu vas un peu trop souvent à Squeletteville.

– Ah !

– Et je sais ce qui t’attire là-bas.

– Ah !

Charlie avait rougi.

– Et puis je n’aime pas ça.

Charlie ne savait que répondre.

– Charlie, tu vas laisser cette fille tranquille.
Nous ne sommes pas ici pour faire des
sentiments.

– Mais...

– Tu m’as fort bien compris, et il n’y a pas de
mais. Tu n’iras pas à Squeletteville ni aujourd’hui
ni demain. Tu resteras de garde. C’est tout.

Charlie sortit de la cabane en furie.

Il aimait Marie-Louise.

Il en était certain.

Et maintenant, pour obéir à son boss, il devait
cesser de la revoir.

Il connaissait trop bien Duford.

Il savait que ce dernier pourrait le tuer s’il

désobéissait.

Il n'y avait qu'une chose à faire.

Se soumettre.

Et le soir, vers huit heures, Duford, Langis, Loïselle et Watson quittaient le ranch pour la bourgade.

Charlie restait seul.

Le pauvre garçon, la mort dans l'âme, se voyait obligé d'obéir à son maître.

*

Marie-Louise attendait avec impatience l'arrivée de Charlie.

Vers huit heures, elle vit apparaître Duford et ses quatre hommes.

Elle se dit aussitôt :

– Charlie est de garde ce soir, je ne pourrai pas le voir. Elle dut donc se résigner à attendre au lendemain. Mais le lendemain soir, lorsqu'elle ne

vit pas apparaître Charlie avec les autres, elle alla trouver son père :

– Papa ?

– Oui.

– Je ne pourrai pas travailler ce soir.

– Pourquoi ?

– Monsieur Verchères m’a confié une mission importante. Il faut que je sorte.

– Que tu sortes. Pourquoi ?

– Ne me questionne pas. C’est un secret.

– Mais il y a de l’ouvrage ici.

– Bah, ce n’est pas une employée de moins. D’ailleurs, ce sont les ordres du chef de police. Vous ne voulez pas lui désobéir ?

– Bon, bon, c’est très bien, tu peux y aller.

Marie-Louise sortit par la porte arrière.

Elle se dirigea aussitôt vers l’écurie.

Elle attela son cheval.

Quelques minutes plus tard, elle montait en selle et se dirigeait vers le ranch Duford.

*

Assis près du feu, Charlie songeait à la jeune fille qu'il aimait.

Soudain il sursauta.

Il venait d'entendre un bruit.

Pit et pat.

Pit et pat.

C'était le galop d'un cheval.

Vif comme l'éclair, Charlie se leva.

Il saisit son fusil.

Le cheval ralentissait.

Charlie cria :

– Qui va là ?

Une voix répondit :

– Charlie, c'est moi.

Le jeune cow-boy n'en revenait pas.

– Marie-Louise !

– Oui.

Le cheval vint s'arrêter près du feu.

Elle descendit.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Charlie.

– Je suis venue vous voir, puisque vous ne venez pas.

– Écoutez Marie-Louise, vous faites mieux de retourner là-bas.

– Pourquoi ?

– Si le boss vous surprenait.

– Il n'y a pas de danger, il est à la saloune dans le moment.

– Partez, partez Marie-Louise.

Elle demanda peinée :

– Vous ne voulez pas me voir ?

Il ne répondit pas.

– Charlie, je croyais que vous étiez un ami pour moi.

– Marie-Louise.

– C’est très bien, je vais repartir.

Elle se dirigea vers son cheval.

Comme elle allait remonter en selle, Charlie cria :

– Marie-Louise ?

– Oui.

– Attendez.

Il alla la rejoindre :

– Pourquoi êtes-vous venue ici ce soir ?

– Pour vous parler.

– Il se passe quelque chose, n’est-ce pas ?...

– Bah, maintenant, ça n’a plus d’importance.

– Pourquoi ?

– Puisque vous ne voulez pas me voir.

– Non Marie-Louise, je voulais vous revoir, mais c’est le boss.

– Il vous a défendu ?

– Oui.

– Mais pourquoi ?

– Il n’aime pas les cow-boys amoureux.

Marie-Louise ouvrit de grands yeux :

– Voulez-vous dire que... Oh Charlie.

– Marie-Louise.

Il prit la jeune fille dans ses bras.

Et dans l’ombre de la nuit, ils échangèrent un long baiser.

– Charlie ?

– Oui.

– Je voudrais vous parler.

– Mais faites-le. Tenez, venez vous asseoir près du feu.

– Bien.

Ils s’assirent.

Marie-Louise commença :

– C’est le chef de police qui m’a dit de venir vous voir.

– Verchères ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Il craint que monsieur Duford ne soit en train de monter quelque chose.

Charlie ne répondit pas. Marie-Louise continua :

– Baptiste dit qu’il veut se faire trop d’amis et que ce n’est pas sans raison. Qu’en pensez-vous Charlie ?

Au bout d’un instant, il répondit :

– Vous avez peut-être raison.

– Ah !

– Je n’ai jamais aimé le boss.

– Charlie, je ne veux pas que soyez mêlé à une affaire louche. Tout serait fini entre nous.

– N’ayez crainte, je ne me mêle de rien.

– Il faut faire plus que ça.

– Quoi ?

– Découvrir ce que votre chef veut accomplir.

– Hein ?

– Vous avez peur ?...

– Mais si le boss me surprend à l’espionner, il me tuera...

Marie-Louise frémit.

Mais elle se ressaisit :

– Vous ne pouvez faire cela pour moi ?

– Marie-Louise.

– Si vous le voulez Charlie, je suis certaine que vous réussirez.

Le jeune homme se leva.

Il marcha de long en large.

Marie-Louise attendit sa réponse.

Enfin il s’arrêta :

– Marie-Louise ?

– Oui.

– Je vous aime.

– Charlie..

– Et pour vous, je suis prêt à risquer ma vie.

Charlie devient donc un allié.

Pourra-t-il aider Verchères ?

VII

Le plan de Duford

– Pit ?

– Oui Boss ?

– Viens ici.

Langis entra dans l'appartement que Duford s'était réservé.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Assieds-toi.

– Merci.,

Le cow-boy s'assit.

Duford commença :

– Pit, nous allons porter un grand coup.

– À qui ?

– À Verchères.

- Vous avez une idée ?
- Oui, écoute bien. Il faut que nous éloignons Verchères pour une journée seulement.
- Pourquoi ?
- Tu vas voir. Aussitôt qu’il sera parti, il y aura un vol.
- Un vol ? Où ?
- À la banque.
- Par qui ?
- Watson et Loïselle.
- Ils sont au courant ?
- Non. Je leur en parlerai plus tard.
- Bon.
- Mais il nous faut éloigner Verchères.
- Bien.
- Ce soir-là, nous nous tiendrons à la saloune. Lorsqu’aura lieu le vol, le chef de police sera absent.
- Oui, oui.
- Je parlerai aux cow-boys, je leur dirai que

Verchères n'est pas un véritable chef. Il s'éloigne du danger. Tu comprends ?

– Oui.

– Les cow-boys m'estiment. Ils m'approuveront. C'est alors que je ferai signer une pétition.

– Une pétition ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Pour l'envoyer à Bytown. Les cow-boys demanderont la destitution du chef de police.

– Vous l'avez, boss. Avec ça, vous réussirez.

– Mais il faut être sûrs de notre affaire.

Pit réfléchit :

– Mais comment attirer Verchères en dehors.

– Tu sais que la prochaine bourgade, c'est Orcitée ?

– Oui, boss.

– Eh bien, tu vas t'y rendre.

– Pourquoi ?

– Tu vas parler au chef de police de l’endroit.
Il faut que tu saches s’il connaît Verchères.

– Bien.

– Ensuite, nous écrivons à Verchères au nom
du chef d’Orcitée. Nous le ferons demander
d’urgence et secrètement.

– Oui, oui.

Soudain Duford s’arrêta de parler.

Il mit brusquement le doigt sur ses lèvres.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Quelqu’un nous écoute, je crois.

Duford se leva.

Lentement, il s’avança vers la porte.

Il l’ouvrit brusquement.

Il n’y avait personne.

Il entra dans le bureau, soulagé :

– Je me suis trompé.

Pit sourit :

– Qui voulez-vous qui nous écoute ?

– C’est vrai.

– Il n’y a que vos hommes ici.

– Tu as raison, je deviens nerveux.

Pit demanda :

– Quand dois-je aller à Orcitée, boss ?

– Vas-y dès aujourd’hui. Ça va te prendre une heure à cheval.

– Bien. Je vais partir immédiatement.

Pit se leva.

Il se dirigea vers la porte.

– Bonne chance, Pit.

– Merci, boss.

– Tu ne regretteras rien.

Pit sortit.

Il enfourcha son cheval.

Et il partit en direction d’Orcitée.

Il y avait là-bas, comme à Squletteville, plusieurs salounes.

Le chef de police d’Orcitée était alors

Hormisdas Larouche.

En arrivant là-bas, Pit résolut d'aller directement à l'une des salounes.

Il s'assit à une table.

Il commanda un verre.

Puis il essaya d'engager la conversation avec un vieux cow-boy.

– Vous êtes d'Orcitée ?

– Oui.

– Pas moi.

– Ah, d'où ?

– De Squeletteville. :

– À la place de Baptiste Verchères ?

– Vous le connaissez ?

– Tout le monde le connaît.

Il y eut un silence.

Puis Pit demanda :

– Ici, qui est chef de Police ?

– Hormisdas Larouche.

– Un ami de Verchères, je suppose ?

– Oh, ils se connaissent bien.

– Vrai ?

– Verchères est déjà venu ici et Larouche est déjà allé à Squeletteville.

À ce moment, la porte de la saloune s'ouvrit.

Un homme, les cheveux grisonnants, parut.

– Tiens, le voilà justement notre chef de police.

Il cria :

– Hormisdas !

– Oui ?

– Viens ici.

Le chef de police s'avança.

– Tiens, c'est quelqu'un de Squeletteville. Il s'appelle...

Le vieux cow-boy regarda Pit :

– Vous ne m'avez pas dit votre nom ?

– C'est vrai.

Pit jugea préférable de le changer.

– Jos Poitras.

Larouche lui tendit la main.

– Enchanté, monsieur Poitras.

Pit expliqua :

– Nous parlions justement de votre ami.

– Mon ami ?

– Oui, Verchères.

– Ah Baptiste, comment est-il ?

– En parfaite santé.

– Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu.

– Vous êtes deux amis à ce que monsieur me disait ?

– Oui, on se connaît bien. Bah, vous savez, entre chefs. Baptiste a toujours été mon ami.

– C'est un bon diable.

– Et un fameux chef. Squeletteville est la bourgade la plus calme... c'est pas comme ici.

Et ils causèrent pendant une dizaine de minutes de choses diverses.

Puis Pit se leva :

– Vous m’excuserez mais il faut que je parte.

– Vous vous en allez à Squeletteville ?
demanda Larouche.

– Oui.

– Eh bien, vous saluerez Baptiste pour moi.

– Entendu, je n’y manquerai pas.

En sortant, Langis avait un sourire narquois.

Il savait maintenant tout ce qu’il voulait.

Il remonta sur son cheval.

Et il reprit le chemin de Squeletteville.

Duford attendait avec impatience le retour de son premier lieutenant.

Lorsqu’il vit arriver Langis, il courut au devant de lui.

– Eh bien ?

– Tout marche à merveille.

Langis descendit de son coursier.

Il attacha son cheval.

Puis il entra dans le bureau de Bob.

Il tomba sur une chaise.

– Ouf, je suis fatigué.

– Parle. Tout s'est bien passé ?

– À merveille. J'ai été chanceux.

– Tant mieux.

Langis raconta l'entrevue qu'il avait eue avec le vieux cow-boy et Larouche. Duford sourit :

– Je vais dire comme toi, tu as été chanceux.

– Quand allez-vous préparer la lettre ?

– Aujourd'hui. Il va te falloir retourner à Orcitée.

– Encore ?

– Pourquoi ?

– Pour la remettre à celui qui délivre le courrier, tu comprends ?

– Oui, oui, mais pas aujourd'hui ?

– Non, non, demain seulement.

Bob sortit du papier et une plume.

– Nous allons composer cette lettre immédiatement.

Il demanda à Langis :

– D’après toi, Larouche tutoie Verchères ?

– Oui, il l’appelle Baptiste.

– Bon, commençons. Il écrivit :

– Mon cher Baptiste.

– C’est ça, dit Langis.

Duford continua :

– Je me permets de t’écrire pour te demander ton aide. J’aurais absolument besoin de toi. Je ne puis rien expliquer par lettre. Viens immédiatement à Orcitée. N’en parle pas à personne, car cela pourrait tout gâcher. Viens aujourd’hui. Je compte sur toi.

Bob se tourna vers Langis :

– Tu crois que c’est assez ?

– Pour moi, c’est parfait.

– Alors, je signe : Hormidas Larouche.

Pit demanda, anxieux :

– Vous n’avez pas peur qu’il ne reconnaisse pas l’écriture ?

– Bah, il n’y a pas de danger. Ils ne doivent pas s’écrire assez souvent.

– Vous avez raison.

Duford expliqua :

– La lettre arrivera là-bas vers sept heures.

– Ce ne peut être mieux !

– Alors demain, tu iras la porter ?

– J’irai.

*

Le même soir, Charlie Boisjoly se rendit à la saloune. En entrant, il se dirigea immédiatement vers le comptoir.

– Bonsoir Charlie.

– Bonsoir Marie-Louise.

Il fit un signe à la jeune fille.

– J’voudrais te dire un mot.

– À part ?

– Oui, c'est à propos du boss.

– Ah !

La jeune fille se leva.

Elle appela son père.

– Père ?

– Oui.

– Je traverse voir monsieur Verchères pour
deux minutes,

– Pas longtemps...

– Non, non.

Elle se tourna vers Charlie :

– Viens.

Ils sortirent de la saloune.

Ils traversèrent la rue.

Ils frappèrent à la porte de J. B.

Baptiste demeurait tout près du poste de
police.

C'est lui-même qui vint ouvrir.

– Tiens, Marie-Louise.

Il reconnut le jeune homme.

– Et Charlie.

Il ouvrit la porte :

– Entrez.

Il les fit passer dans une petite pièce.

C'était sans doute le salon.

– Asseyez-vous.

Ils obéirent.

J. B. demanda :

– Il y a du nouveau, je suppose ?

– Oui.

Elle désigna Charlie.

– Il va tout vous raconter. Moi, il faut que je
me sauve.

– Vous partez, Marie-Louise ?

– Oui, mais dites tout à monsieur Verchères.

– Bien.

– Vous repasserez par la saloune, Charlie ?

– Oui, oui.

Marie-Louise se dirigea vers la porte.

– À tout à l’heure.

– C’est ça, dit Charlie.

– Bonsoir monsieur Verchères.

– Bonsoir ma belle.

Marie-Louise sortit.

Verchères se tourna vers le cow-boy.

– Alors Charlie, que se passe-t-il ?

– Vous ne vous étiez pas trompé, monsieur Verchères.

– Ton boss trame quelque chose ?

– Oui.

– Comment l’as-tu su ?

– Cet après-midi, il a appelé Langis dans son bureau.

– Et tu as écouté à la porte, je suppose ?

– Oui.

Charlie rougit :

– J’ai même failli me faire prendre.

– Qu’est-ce qu’ils veulent faire ?

Charlie parla.

Il raconta tout ce qu’il savait.

J. B. l’écouta en silence.

Lorsqu’il eut fini, Verchères se leva :

– Ah, c’est donc ça.

Il se promena de long en large.

– Duford veut devenir le grand boss de Squeletteville. Eh bien, il a compté sans moi. Il va s’apercevoir que Baptiste Verchères est toujours là.

– Qu’allez-vous faire ?

– J’ai déjà un plan.

– Lequel ?

– Ne me questionne pas, Charlie. Mais ton boss ne réussira pas son coup, prends-en ma parole.

– Tant mieux, je souhaite que vous le preniez.

– Je vais lui montrer ce que c’est

véritablement un ami de la justice.

Charlie se leva :

– Je puis partir ?

– Oui, retourne retrouver ta petite amie.

Comme il allait sortir, Baptiste ajouta :

– Je te remercie infiniment, Charlie.

Le jeune homme sortit.

Baptiste eut un sourire narquois :

– Tu veux jouer au plus fin Bob Duford, eh bien tu vas t'apercevoir que ce jeu-là, on peut le jouer à deux.

VIII

Le vol

Le lendemain, vers trois heures, Pit Langis quittait le ranch.

Il portait la missive destinée à J. B. Il se dirigea tout droit vers Orcitée.

Un peu plus tard, il jetait la missive dans le sac au courrier.

Puis il revint directement au camp.

Pendant ce temps, Duford avait fait demander Charlie.

– Charlie ?

– Oui.

– Tu es sorti hier ?

– Oui, boss.

– Tu pourrais rester de garde ce soir, tu sortiras demain ?

– Certainement.

– Alors, c'est entendu ?

– Entendu.

Charlie sortit.

Duford appela Watson et Loïselle.

– Les amis ?

– Oui.

– C'est ce soir que nous tentons notre grand coup.

– Ah !

– J'aurai besoin de vous deux.

– O. K. boss.

– Vous devrez piller la banque.

– Ah !

– Il n'y a qu'un gardien, une balle bien placée.

– Oui, mais les autres hommes ?

– J'inviterai tout le monde à la saloune. Tout

le posse sera là.

– Ah bon.

– Mais pour plus de prudence, mettez-vous des mouchoirs rouges autour de la bouche.

– Bien.

– J’ai étudié la banque. Le mieux sera de passer par en arrière.

– Entendu.

– Vous pourrez facilement briser une fenêtre.

– Ensuite où irons-nous ? demanda Watson.

– Si vous n’êtes pas poursuivis, revenez directement ici.

– Vous n’avez pas peur... Charlie...

– Nous lui fermerons le bec en temps et lieu.

Langis arrivait.

Le boss demanda :

– Tu as remis la lettre ?

– Oui.

– Alors, tout est entendu pour le vol.

– Bon.

– Maintenant je vais à la bourgade.

– Pourquoi ?

– Pour voir si Verchères partira pour Orcitée.

S'il ne part pas, notre plan est à terre.

– Il partira.

– C'est à espérer.

Pit demanda :

– Allez-vous revenir ?

– Non. Tu viendras me rejoindre vers sept heures, Pit. Et vous deux, le vol, pas plus tard que huit heures.

– Bien.

Un quart d'heure plus tard, Bob montait à cheval.

Au galop, il se dirigea vers Squeletteville.

Il entra dans la saloune.

Il s'assit tout près de la fenêtre.

De là, il pourrait surveiller Verchères. Vers sept heures, le courrier arriva.

Bob vit le cow-boy aller porter une lettre à Verchères.

Quelques minutes plus tard, Langis venait rejoindre son chef.

– Il a reçu la lettre ? demanda-t-il à voix basse.

– Oui.

– Il n'est pas parti ?

– Pas encore.

Soudain Bob s'écria :

– Regarde.

Pit se pencha.

J. B. sortait du poste.

Il était chaudement vêtu.

Il attela son cheval.

Puis il partit au petit trot.

Pit tendit la main à son chef.

– Ça y est.

– Ça a réussi. Bob se leva.

Il sortit dans la rue.

Il rencontra quelques cow-boys.

Il leur dit :

– Allez chercher vos amis.

– Pourquoi ?

– Je me sens généreux. Je paye la traite à soir.

Le bruit se répandit.

Bientôt la saloune fut pleine.

On s’amusait.

On riait.

Bob payait.

C’était maintenant le plus populaire de tous les cow-boys.

Pendant ce temps, deux chevaux s’avançaient dans la seule rue de Squeletteville.

Rendus vers la banque, les cavaliers tirèrent sur leurs guides.

Les chevaux s’engagèrent dans le passage menant à l’arrière de la banque.

Bientôt les deux hommes descendirent.

Ils ajustèrent un mouchoir sur leurs yeux.

L'un d'eux s'approcha de la fenêtre.

Il regarda à l'intérieur.

Le vieux gardien lisait un journal.

Vivement, l'un des cow-boys s'enveloppa la main dans son mouchoir.

L'autre tenait son revolver à la main.

Un bruit sec.

La vitre tomba.

Le gardien fit un saut.

Mais aussitôt il aperçut le canon du revolver dans la vitre.

– Pas un geste ou je vous tue.

Le loquet fut tiré.

La fenêtre s'ouvrit.

Le revolver au poing, les deux bandits l'enjambèrent.

Vivement, Loïselle s'empara de son lasso.

Il ficela solidement le gardien.

Puis les deux hommes s'attaquèrent au coffre-fort.

C'était un ancien coffre peu solide.

D'ailleurs, ça n'avait pas d'importance.

Depuis longtemps, il n'y avait pas eu de vols à Squeletteville.

En un rien de temps, les deux bandits eurent vite fait de le vider.

Ils ressortirent par le même chemin.

Ils sautèrent sur leur monture et disparurent au loin.

Cinq minutes plus tard, le gardien réussissait à briser ses liens,

Il sortit en criant :

– Aux voleurs ! Aux voleurs !

Mais il savait fort bien que ses agresseurs devaient être rendus loin.

IX

Verchères réapparaît

Verchères avait fait semblant de jouer le jeu des bandits.

Aussitôt qu'il eut reçu la dépêche, il s'habilla.

Puis il sortit.

Il monta sur son cheval.

Il partit en direction d'Orcitée.

Mais il n'alla pas loin.

Brusquement, près d'un rocher, il tourna.

Il envoya paître son cheval à l'arrière.

L'animal ne pouvait être vu.

Puis là, Baptiste attendit.

Il monta sur le dessus du rocher pour mieux observer les alentours.

Les minutes passèrent.

Soudain il regarda sa montre.

– Huit heures.

Il observait les horizons.

Il savait que ça ne retarderait pas.

Soudain il tressaillit.

Au lointain, il aperçut deux cavaliers.

Plus ils approchaient, plus il se rendait compte qu'ils étaient masqués.

Baptiste s'accroupit sur son rocher.

Les cavaliers approchaient.

Soudain, lorsqu'ils furent assez près, il cria :

– Haut les mains.

Mais les bandits ne s'occupèrent pas de l'avertissement.

Au contraire.

L'un d'eux tira son arme.

Il visa Verchères.

– Bang !

La balle passa à quelques pouces de l'oreille du roi des cow-boys.

J. B. ne perdit pas de temps.

Il tira à son tour :

– Zling !

Le cow-boy pencha sur sa monture et tomba :

– Et d'un, cria Verchères.

Mais l'autre était trop loin.

Il fallait le rejoindre.

J. B. siffla.

– Son cheval vint se placer sous le rocher.

Baptiste sauta et tomba sur sa selle.

Le cheval partit comme un éclair.

De temps en temps, Watson, le survivant, se retournait pour viser.

Mais il perdait inutilement ses balles.

Baptiste se rapprochait.

Lorsqu'il eut un bon point de mire, il visa le cheval.

Il ne manqua pas son but.

Ce dernier tomba brusquement, une jambe cassée.

Watson roula en bas de sa monture.

Verchères voulait l'attraper vivant.

Mais la chance ne le favorisa pas.

Watson était au bord du précipice.

Il perdit l'équilibre.

Il poussa un grand cri.

Et il disparut dans l'abîme.

C'en était fait des deux bandits.

Mais J. B. se demanda :

– L'autre est-il bien mort ?

Il revint vers Loïselle.

Seulement blessé, ce dernier essayait de se traîner pour se mettre à l'abri.

Mais il pouvait à peine marcher.

Verchères le souleva de terre et le mit sur sa monture.

Triomphant, il reprit le chemin de Squeletteville.

*

– Aux voleurs ! Aux voleurs !

Ce cri s'était répercuté avec la rapidité de l'éclair.

Les cow-boys étaient sortis en courant de la saloune.

Duford était à leur tête.

Il aperçut le vieillard au centre de la rue qui gesticulait.

– Ils ont pillé la banque.

– Qui ?

– Deux cavaliers.

– Quand ?

– Il y a plus de cinq minutes.

Duford se tourna vers les cow-boys.

– Inutile de les poursuivre, ils sont trop loin.
Allons prévenir Verchères.

Ils se dirigèrent vers le poste.

Il n'y avait personne.

À la maison de Verchères non plus.

– Où est-il ?

Les réponses étaient diverses.

– Je l'ai vu partir.

– Il était à cheval.

Les cow-boys, un à un, revenaient à la saloune.

Ils étaient tous atterrés.

Duford en profita :

– Vous parlez d'un chef de police ! Absent au moment du vol !

Il y eut des murmures :

– Vous gardez cela comme chef, un homme qui se sauve devant le danger.

Il y eut quelques protestations :

– Verchères ne s'est jamais sauvé.

– C'est le roi des cow-boys.

– Alors, où est-il ? crièrent d'autres.

Duford continua :

– Personne ne le sait. Il s’est sauvé. Juste le jour du vol.

Il y eut plusieurs murmures.

Bob continua :

– Vous savez que je suis l’ami de la justice.

– Oui.

– Oui.

Les cris retentirent.

– Je trouve curieux que Verchères soit absent le jour du vol seulement.

Les cow-boys s’arrêtèrent.

Mais oui, c’était une curieuse de coïncidence.

Mais non, c’était impossible.

Verchères n’était pas un voleur.

Pourtant...

Duford avait semé le doute.

– Nous ne pouvons accuser personne, reprit-il. Mais vous ne voulez tout de même pas garder comme chef un homme qui ne fait pas son devoir.

Les cow-boys se mirent à l'approuver.

Seuls les plus vieux protestaient faiblement.

– Verchères est un lâche. Peut-être un voleur.

Écoutez ! Nous allons préparer une pétition. Nous allons demander son renvoi comme chef. Qui veut la signer ?

Les cris retentirent à nouveau :

– Moi !

– Moi !

Les mains se levaient.

Duford était enflammé :

– Verchères... il ne mérite plus d'être le chef de Squeletteville ! Il vous faut quelqu'un d'autre. Quelqu'un que vous choisirez vous-même.

Un cow-boy cria :

– Vous !

Les autres firent écho :

– Vous ! Vous !

Mais Bob les arrêta :

– Nous ne pouvons décider cela comme ça. Ce

qui importe pour le moment, c'est de prendre le moyen de se débarrasser du lâche, du peureux, du voleur de Baptiste Verchères.

La porte de la saloune s'ouvrit brusquement.

– C'est de moi que vous parlez ?

Baptiste se tenait là, les deux mains sur les hanches.

Pâle comme la mort, Duford se retourna.

Il saisit ses revolvers.

Plus vite que lui, J. B. dégaina les siens.

Bing !

Bang !

Les deux revolvers de Duford volèrent.

Baptiste se tourna vers les hommes.

– Saisissez-vous de l'autre.

À la voix de leur véritable chef, les cow-boys passèrent à l'action.

En un rien de temps, Langis fut désarmé.

Verchères prit ses deux revolvers et les déposa sur le comptoir.

Il enleva son chapeau et sa ceinture et les plaça aux côtés.

– Duford, maintenant que je suis devant toi, répète ce que tu viens de dire.

Bob ne proféra pas une parole.

– Je suis un lâche... je suis un peureux... Eh bien, sache que les deux hommes qui ont volé la banque, je les ai pris ! L'un est mort, l'autre je viens de l'enfermer dans le cachot !

Il se tourna vers le posse.

– Et ce sont deux des hommes de Duford !

Il y eut des grondements.

J. B. continua :

– C'était un coup monté. Monté par Duford.

Il s'avança contre Bob.

– Mais nous parlerons de cela une autre fois. Pour le moment, nous avons autre chose à régler.

Il était vis-à-vis Duford.

– Duford, tu viens de m'insulter et j'ai le droit de te faire ravalier tes paroles.

Bob serra les poings.

– Je vais te montrer, ami de la justice, que je ne suis pas lâche.

Les cow-boys firent un cercle.

Bob fonça le premier.

Il s'élança pour donner un solide direct à Verchères.

Mais ce dernier se pencha.

Le coup manqua son but.

Mais pas celui de Verchères.

J. B. attrapa son adversaire sous le menton.

Bob alla tomber sur une table.

Baptiste fonça sur lui.

Mais le bandit se releva à temps.

Comme le chef fonçait, il leva ses deux pieds.

Il donna une vigoureuse poussée.

J. B. reçut les deux pieds de son adversaire en pleine poitrine.

Il roula sur le plancher.

Bob ne perdit pas de temps.

Il leva son pied pour le rabattre dans la figure de J. B.

Mais ce dernier le vit venir.

Il saisit le pied au vol.

Il le renversa brusquement.

Bob tomba à son tour.

Verchères se releva le premier.

Bob, un peu étourdi, se remit sur pieds, mais il reçut une gauche terrible sur l'œil droit.

Il chancela.

Baptiste vit sa chance.

Les coups se mirent à pleuvoir.

Il frappait des deux mains.

À la mâchoire, au nez, sur les yeux.

Duford saignait.

Mais il était toujours debout.

Verchères l'accula jusqu'au mur.

Là, il continua à bûcher.

Les jambes de Bob fléchirent.

C'était fini.

Mais Baptiste voulut terminer en beauté.

Il se recula d'un pas.

Comme Duford allait s'écrouler, il lui descendit une autre de ses terribles gauches.

Cette fois, ce fut sous la mâchoire.

Le coup fut si fort que Duford leva d'environ six pouces de terre.

Il retomba sur le plancher.

Il était rendu au pays des rêves.

Verchères s'essuya le front.

Il retourna au comptoir.

Il prit son chapeau et son revolver.

Les cow-boys l'acclamaient.

– J'ai promis que Squeletteville serait une ville calme, et elle restera une ville calme. Emmenez-moi ces deux chenapans aux cellules.

De nouveau, le calme régnait dans la petite bourgade de Squeletteville.

Grâce à Baptiste Verchères, Squeletteville
demeurait la ville propre de tout banditisme.

Épilogue

Les trois prisonniers furent transférés à Bytown.

Duford fut jugé.

Il écopa de dix ans de pénitencier.

Langis et Watson, remis de sa blessure, eurent chacun 5 ans.

Deux mois plus tard, Charlie entra dans le bureau de Verchères :

– Monsieur Verchères, je voudrais vous demander un service.

– Vas-y.

– Vous savez que je suis orphelin ; eh bien, je voudrais que vous me serviez de père pour mon mariage avec Marie-Louise.

Cet ouvrage est le 824^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.